

la pensée

285

Janv., fév. 1992

L'IRAK, LE GOLFE, UN AN APRÈS

L'Irak et le nouvel ordre mondial

Marion Farouk-Sluglett

Peter Sluglett

L'Irak entre deux fleuves, entre deux épées

Ahmed Dawod

La guerre de l'eau

Patrick Ribau

La rente pétrolière

Samir Adel

La crise de la pensée politique arabe

Karim Mroué

Les enseignements de la guerre du Golfe

Parti communiste français

Quel(s) droit(s) pour demain ?

Monique et Roland Weyl

Un devoir de découverte

Claude Prévost et Jean-Claude Lebrun

Dire en musique la contestation

Michelle Mainfroy-Biget

LA CRISE

DE LA PENSÉE

POLITIQUE ARABE

RÉFLEXIONS ET REMARQUES

*Karim
Mroué¹*

Nous avons déjà beaucoup dit, antérieurement, sur la crise des pays arabes. Nous la considérons comme une crise profonde, qui touchait à tous les aspects de la vie, politique, économique, sociale, culturelle, spirituelle. Nous affirmions qu'elle était destinée, de par sa nature, à s'aggraver continuellement. Et nous accordions à la culture et à la pensée théorique, à la pensée politique plus particulièrement, une place distincte dans cette crise.

Malgré de grandes divergences entre les chercheurs pour définir la nature de cette crise, déterminer ses caractéristiques et ses manifestations, ils s'accordaient à en reconnaître l'existence, fût-ce sous des noms différents. Mais ces divergences, imputables à celles de la pensée théorique, du niveau et du type de culture, de la conception de celle-ci, ainsi qu'aux divergences de la pensée politique, en tant que pensée théorique en relation avec le programme et la pratique politiques, ont fait qu'il n'a pas été possible de parvenir à une définition des voies et moyens propres à résoudre cette crise ou à en cerner les éléments principaux. De même qu'il n'a pas été possible, en raison de toutes ces divergences, de fonder un mouvement alternatif, un mouvement de changement, apte à attirer les forces sociales et politiques lésées par la crise et ayant intérêt à une solution véritable de celle-ci.

Mais cette question ne peut plus aujourd'hui être abordée comme auparavant. Les changements qui sont survenus dans nos pays, dans la réalité politique, économique et sociale, comme dans le mouvement révolutionnaire, les grands changements survenus et en cours dans le monde, nous imposent une recherche d'un type différent. Ils nous imposent, de même, de modifier quel-

ques-unes de nos conceptions, y compris parmi les plus fondamentales. Ces changements ne se réduisent pas à l'échec, provisoire ou durable, de l'expérience d'édification du socialisme, ou d'un modèle spécifié de celui-ci. Ils atteignent en profondeur les fondements de la pensée socialiste scientifique, dans la diversité et la pluralité de ses sources, de ses écoles et courants. Ils touchent, plus particulièrement, le marxisme dans la conception définie qui prédominait au sein du mouvement communiste, et jusqu'au marxisme de Marx même. Ils entraîneront sûrement des transformations correspondantes dans la pensée bourgeoise libérale. Ces changements, leurs répercussions et conséquences, ne sont pas aisés à définir. Il faudra nécessairement du temps, un effort exceptionnel, de l'application et de la créativité dans la recherche, pour accéder à leur connaissance ou à une partie de celle-ci.

Comment pourrait-on donc poursuivre notre étude des questions de la crise dans nos pays, sans s'arrêter sur ce type, déchaîné et global, de crise, qui frappe le monde entier, du fait du séisme soviétique ?

Là réside l'extrême difficulté à laquelle est confronté aujourd'hui le chercheur. Et particulièrement dans des pays tels que les nôtres, connus comme sous-développés, dépendants, dont la vie est submergée par des luttes de toutes sortes qui ont pour effet de désintégrer nos sociétés, entravant ainsi l'accomplissement par celles-ci de toute édification qui concrétiserait leur progrès. Là réside aussi la difficulté à laquelle est confronté le chercheur marxiste. Quand, se réclamant d'un ensemble de lois, susceptibles de vie, de continuité et d'évolution dans le marxisme, il s'efforce de renouveler sa pensée, de se libérer des effets négatifs du marxisme déformé et dogmatique, prédominant sous une forme despotique et répressive pendant près de trois quarts de siècle, et de s'ouvrir aux autres pensées en rapport avec le mouvement de changement, jusqu'à celles qui, par définition, sont sur une position contraire à ce mouvement, les pensées de la bourgeoisie même. Et la libération et l'ouverture ne signifient, selon moi, ni l'amalgame ni l'emprunt irrfléchi. Cela signifie, plus précisément, la libération de la sclérose, l'ouverture sur tout ce que peuvent porter de nouveau et de positif les évolutions qui surviennent dans notre monde, dans tous les domaines, y compris celles qu'a connues le système capitaliste lui-même, auparavant, et celles qu'il connaît aujourd'hui et connaîtra demain, du fait de l'écroulement du système socialiste mondial dans son centre fondamental, l'Union soviétique et les pays d'Europe de l'Est.

Loin de moi la prétention d'avoir seul la capacité de surmonter ces grandes difficultés, en découvrant les moyens les meilleurs pour s'engager dans la voie d'une recherche correcte, compatible avec la nature de ces grands changements, sur le thème de la crise dans les pays arabes, en général, et de la crise de la pensée politique arabe, en particulier. Je me propose donc de m'engager dans cette étude sous la forme de réflexions et remarques, toute présomption mise à part, avec l'objectif d'ouvrir le champ au débat, en partant du fait que la vérité nécessite d'être recherchée par tous, collectivement. Cela exige que les conditions en soient données, qu'on les fasse mûrir, les conditions subjectives et les conditions dans la réalité objective, en même temps.

Je pense possible d'avancer ici, en tant qu'éléments du débat, cinq types de réflexions et remarques :

1. Je crois important d'indiquer que le premier aspect de la crise de la pensée politique est incarné dans la pensée dominante. Celle-ci est une pensée bourgeoise. Mais c'est une pensée bourgeoise arriérée et hybride. Elle tire ses traits distinctifs du niveau sous-développé de l'évolution de nos pays. Un niveau différencié d'un pays à l'autre. La source de ce sous-développement réside dans le fait que les pays arabes, qui auront été sous la domination ottomane pendant près de cinq siècles, n'ont pas pu accomplir leur révolution bourgeoise et parachever le mouvement de renaissance qu'ils avaient amorcé au XIX^e siècle. Ils n'ont, de même, pas pu réaliser la réforme religieuse, amorcée au même moment, mais étouffée dans l'œuf par le sultanat ottoman, les autorités locales et celles des institutions religieuses. La société dans son ensemble a contribué à la répression de ce mouvement. Elle n'était pas prête, en raison d'un bas niveau de conscience et de la prédominance de la répression politique et religieuse, à répondre à ce type avancé et complexe de mouvement, malgré le besoin objectif qu'elle en avait.

En conséquence de cela, les sociétés arabes sont restées désarticulées, même si c'est à des degrés divers. La société égyptienne elle-même n'y fait pas exception, au moins sous certains aspects. Elle avait hérité de son histoire ancienne d'institutions d'État fortes et centralisées. Elle avait accédé au développement bourgeois moderne sous l'impact de l'expédition de Napoléon Bonaparte en Égypte et de ce qui l'avait accompagnée de modernisation, au développement de laquelle contribuèrent les missions égyptiennes en France et en Europe. Telle est la différence, que Muhammad Ali et son fils Ibrahim s'attachèrent à approfondir et développer, au regard du sultanat ottoman et de nombre des provinces qui en dépendaient.

La pensée donc, au sens général, et la pensée politique de la classe dominante, particulièrement, n'étaient pas harmonieuses, cohérentes. Elles demeuraient l'expression, dans un mouvement de balancement, et du fait de l'éclectisme qui s'y attachait, d'une crise d'identification à la réalité socio-économique concrète dans les pays arabes. Il en résulta que la politique n'acquiesça pas dans ces pays un statut défini. Au contraire, du fait de l'absence de démocratie dans la société et la vie publique, faisaient défaut les fondements, règles et principes qui dérivent habituellement des intérêts définis des classes dominantes et dominées, et des idéologies qui expriment ces intérêts. Depuis longtemps prédominant, et continuent à prédominer, dans la pensée politique arabe, les positions passionnelles, les unes confessionnelles, d'autres tribales. De même qu'a manqué à cette pensée la capacité à s'appuyer sur la science et le rationalisme dans la formulation de ses positions, la détermination de ses relations, l'élaboration de ses projets politiques, la révision de ses erreurs après les défaites. Et tout cela a constitué les éléments de la crise actuelle dans la pensée politique arabe. Cette crise a marqué de ses répercussions tout le cours de la vie, les rapports dans la société, les lois publiques, la forme de l'État et de ses institutions, la forme de développement et ses orientations. C'est ce qui a été et demeure à la base de l'affirmation, propagée par le mouvement révolutionnaire de nos pays, que la crise de nos sociétés est une crise structurelle.

2. En opposition avec cette réalité en crise, dans nos sociétés arabes, il s'est fait jour une pensée antagoniste. Son point de départ était le refus de cette réalité en s'efforçant de proposer une alternative. Mais cette alternative manquait de clarté et de précision, malgré les nombreux programmes, plans politiques et slogans. La raison principale en est que cette pensée, qui affrontait cette tâche historique, n'était pas une. Elle était multiple, différenciée, contradictoire, parce que les écoles sur lesquelles elle s'appuyait l'étaient.

Les libéraux considéraient que la vraie solution à la crise résidait dans le recours à la voie capitaliste de développement. Mais cette opinion n'était pas réaliste. Les pays arabes et leurs sociétés sont sous-développés dans tous les domaines. Et leur sous-développement est ancien. Suivre la voie de développement capitaliste exige qu'en soient données les conditions internes et externes. Et ces conditions ne le sont pas par simple décret volontariste, elles ne tombent pas du ciel. L'exemple du mouvement de renaissance qui n'acheva pas son évolution en apporte la preuve. Ainsi que celui du mouvement de réforme religieuse.

Ainsi, la crise de la pensée libérale est née avec elle. Elle n'a cessé d'être prisonnière de cette crise. Et l'aggravation de celle-ci en son sein a conduit à l'apparition d'autres courants de pensée radicaux, en opposition avec elle, et dont l'hostilité à son égard était une composante de leur lutte contre la pensée dominante et ses expressions politiques et sociales. De ces substituts, ce qu'on a désigné sous le nom de pensée nationaliste arabe a été le plus audacieux. Il s'est lancé dans l'expérience sous des formes diverses. Les tenants de cette pensée ont recouru aux putschs militaires pour réaliser leurs programmes et slogans. Ils ont tenté de rénover leur pensée en opérant une jonction entre trois courants : leur côté libéral, pris à l'expérience du capitalisme en Europe, particulièrement aux courants utopistes de la révolution française ; le côté religieux du patrimoine arabe, combiné à un type de laïcisme qui sépare la religion de l'État ; et enfin le côté marxiste, sous l'influence des idées de la révolution socialiste de Russie et de l'expérience de l'Union soviétique, afin de donner une portée sociale à la question nationale.

Les tenants de cette expérience étaient pour la plupart des intellectuels issus de la petite bourgeoisie, ayant étudié dans les instituts étrangers, ou ayant voyagé en Europe et qui avaient lu la littérature révolutionnaire de France, de la Russie tsariste, d'Allemagne et de Grande-Bretagne, indifféremment et sans discernement. Ce mélange éclectique entre les courants de pensée dans la formation d'une pensée nouvelle conduisit à plus de confusion, et non pas à plus clarté.

Mais le trait principal de la crise de cette pensée est que ses tenants la considéraient comme la seule qui convenait pour solutionner la crise de la société. Ils la posaient en opposition à tout autre courant de pensée. Cela les conduisit à l'affrontement avec de larges secteurs de la société, bien qu'ils aient constitué pendant des périodes définies un pôle de rencontre et d'attraction pour de larges couches de celle-ci. La raison fondamentale de leur affrontement avec les autres était leur refus de reconnaître d'autres qu'eux, leur impuissance à trouver des solutions réelles à l'une ou l'autre des crises existantes, devenant,

du fait de leur échec et de leurs défaites, prisonniers du fait établi, y compris le pouvoir lui-même. Nous en prendrons comme exemple l'expérience nassérienne, l'expérience baassiste dans ses diverses écoles, l'expérience algérienne et l'expérience yéménite, malgré leurs différences essentielles, et même l'expérience palestinienne, sans oublier la libyenne.

Quant au courant religieux islamique, il était au début fondamentaliste, sous une forme différente de ce qu'il est aujourd'hui. Mais il appelait à s'appuyer sur la *sharî'ah* islamique comme base du pouvoir. Il n'acceptait rien d'autre. Il se trouvait, du fait de cette position, en contradiction irréconciliable avec la pensée dominante, tranchant sur toute autre pensée opposée, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Là réside la principale source de sa crise profonde.

La pensée marxiste avait ses écoles multiples, qui ne se résumaient pas à l'école communiste. Toutes ces écoles étaient en opposition, à leur tour, avec tous les autres courants de pensée. Puisqu'elles se considéraient comme détenant la seule pensée d'avant-garde qui puisse conduire à la solution de la crise.

Certes, cette multiplicité, cette diversification et cette contradiction ne constituent pas seules la source de la crise. Elles auraient pu constituer une source d'enrichissement de la vie politique et des idées, du mouvement de développement, si la démocratie avait été assurée dans la société, dans les relations politiques et au sein de l'État. Mais, en raison de l'absence de démocratie, de la dislocation des sociétés arabes, du débordement du religieux, au sens politique, c'est-à-dire confessionnel, cette diversité, cette pluralité et cette contradiction se sont transférées sur le terrain de la lutte, dans la plupart des cas destructrice. Les échantillons de celle-ci sont particulièrement nombreux. Elle a atteint son paroxysme jusqu'à l'intérieur d'un même courant, et a touché tous les courants. Elle est même apparue et s'est aggravée à l'intérieur d'un même parti.

3. Mais l'aspect le plus grave de la crise de la pensée, en général, et de la pensée politique, en particulier, est en rapport avec le marxisme et le mouvement communiste. L'exemple le plus marquant de cette crise est leur éloignement, avec des différences de niveau d'un pays arabe à l'autre, d'un parti à l'autre, de la réalité objective. On n'entend pas seulement ici, par ce terme, le fait que les partis et mouvements communistes et marxistes s'astreignaient à se lier au centre et à s'en remettre à lui, y compris dans l'analyse de la réalité de leurs pays. Ce qu'on vise, outre cela, c'est la négligence du patrimoine de leurs pays, la priorité donnée au côté social sur le côté national ou nationaliste, la négligence du besoin de recherche, de réinterprétation créative (*Ijtihâd*), de lecture du marxisme dans ses textes originels, pour utiliser ce qu'il y a en eux d'idées et de lois universelles, ce qui s'applique aux circonstances de nos pays, et distinguer ce qui a vieilli, ce qui n'est plus transposable dans la vie. Au lieu de se satisfaire du marxisme tel qu'il leur est parvenu, et de ne pas consentir l'effort suffisant pour prendre à toutes les théories et à toutes les expériences ce qui pouvait contribuer à enrichir cette pensée et à éclairer leur route.

Cette déféctuosité dans la pensée marxiste dominante dans les pays arabes a eu pour effet que le mouvement communiste et marxiste, en général, dans ses orientations, ses pratiques politiques, ses programmes, les formes d'organisation de ses partis, est entré dans une crise d'identification sociale et nationale dans ces pays. Cela, malgré les contributions remarquables qui ont été les siennes aux luttes nationales et sociales. Ce mouvement s'est trouvé isolé, inapte à constituer une alternative. A contribué à tout cela l'amalgame auquel il a été procédé entre le nom de ce mouvement et des situations malades aggravées avec une rapidité exceptionnelle, à la diligence des appareils bourgeois, intérieurs et extérieurs, avec beaucoup de déformation voulue, pour créer une barrière politique, sociale et spirituelle entre ces partis et les masses, entre eux et la société d'une façon générale.

4. Les manifestations de cette crise dans la pensée arabe ont continué à s'amplifier malgré tous les efforts entrepris pour la contenir de la part de tous ces courants. La raison en est que ces tentatives n'ont pas été profondes, ni correctes dans l'ensemble, qu'elles ont manqué de cohésion et de cohérence. Si ce n'est que la tentative de renouvellement, quelle qu'en ait été l'ampleur ou le niveau de capacité subjective à le réaliser, a constitué une mutation qualitative qu'on ne peut oublier. Ce mouvement de renouveau, accompagné de certaines formes de réexamen critique, a englobé tous les courants, y compris le courant religieux. Mais le courant religieux est généralement resté islamiste, fondamentaliste dans une large mesure. Il n'y a que de très rares éléments d'autres religions qui se soient engagés dans ce mouvement. L'impact de la théologie de la libération qui s'est diffusée en Amérique latine n'est pas ressenti dans nos pays. Mais nous pensons qu'un mouvement semblable pourrait trouver, dans un proche avenir, les voies de sa cristallisation et que le Liban sera le premier à en voir la naissance.

A mon sens, la crise, crise de société, crise de développement et crise de l'alternative, est bien plus profonde que toutes les tentatives de renouvellement dont nous avons été témoins jusqu'à présent. Le renouveau demeure superficiel, parce qu'il ne cesse de partir de la conviction que la pensée est correcte et que l'erreur est dans l'expérience. Et c'est ce que tous répètent sans exception, marxistes y compris. Le répètent, plus particulièrement, les tenants du courant religieux. Enfin, le réexamen critique demeure lui aussi superficiel, timide. La source de cette lacune dans le réexamen critique est la peur que tous ont de tous, et la tentative de tous de faire porter la responsabilité principale du déséquilibre aux autres. C'est dans cette situation que réside la cause de la poursuite de l'aggravation de la crise, malgré la proclamation d'un désir de renouvellement, de recherche d'alternatives, de libération de la crise.

5. Mais les événements tempétueux qui ont ébranlé le monde demeurent la source principale de tout approfondissement et enracinement de la crise de la pensée et de la crise du réel, localement et mondialement. Tout en avançant, dans le même temps, l'espoir d'un passage à une étape qualitativement nouvelle de la recherche véritable des alternatives et de règlement de la crise.

De mon point de vue, la tâche qui a la préséance sur toutes les autres, repose aujourd'hui sur la capacité des marxistes, au premier chef, à sortir de

leur crise. Je n'entends pas par marxistes les seuls partis communistes, malgré la spécificité de leur rôle. J'entends aussi tous ceux qui se sont déjà appuyés sur la méthode marxiste en tant qu'instrument pour leurs recherches, leurs analyses et leurs tentatives de créer un mouvement de changement véritable. En disant cela, j'en appelle à faire que cette tâche stimule les partis communistes et les pousse à se renouveler, et, au-delà d'eux, dans le même temps, les mouvements révolutionnaires influencés d'une façon ou de l'autre par les idées marxistes.

Si ce n'est que les marxistes déclarés et les partis communistes ont un rôle fondamental dans ce processus. Ils sont appelés à un réexamen critique, exempt de tout état d'âme et sectarisme. C'est dans la mesure où cette démarche sera réelle et objective qu'elle contribuera à rapprocher du renouveau véritable.

Mon objet n'est pas ici d'innocenter le marxisme, ni de tirer à lui la responsabilité de ce qui est advenu et surviendra. Ce serait contrevenir à la réalité et contredire ma méthode de pensée. Bien au contraire, je ne crois pas que l'attachement au marxisme, sous une forme sectaire et fondamentaliste, soit correcte. Ce qui est exigé, selon moi, c'est de se comporter avec le marxisme sous une forme différente que par le passé, d'en finir avec l'attitude « salafite »² fondamentaliste dans la relation avec lui. Dit autrement, j'invite à s'en préoccuper, ainsi que de toute autre théorie postérieure, y compris celles qu'il a critiquées à l'époque de sa naissance, en partant d'une position scientifique, politique et réaliste en même temps. Le plus important est de relire l'histoire, celle de la pensée des expériences, du développement des sciences, du développement d'une façon générale tel que l'humanité en a été témoin au cours de ce siècle. Il est nécessaire de réévaluer ce qu'a apporté l'expérience soviétique, de réévaluer ses énormes réalisations et ses erreurs, de déterminer les éléments de déséquilibre structurel, à la lumière de cet effondrement qui a touché le centre et le modèle principal. Il convient de réévaluer l'évolution du capitalisme. Il faut, plus particulièrement, reconsidérer la recherche scientifique sur la réalité de nos pays, à la lumière de cette lecture nouvelle des événements du siècle, anciens et nouveaux, en s'appuyant sur le renouveau de la pensée, le renouvellement et le développement des concepts.

Je suis sûr que la libération du sectarisme et du factionnisme, dans la pensée et dans la pratique, dans la forme d'organisation, dans les programmes, et jusque dans la lutte sociale, le recours à la démocratie en tant que base de lutte, des relations et d'organisation, ouvrira de larges perspectives de relations d'un type nouveau entre tous les courants qui cherchent une issue à leur crise. Cela préparera la voie au règlement démocratique de cette crise, dans ses deux branches, de crise de la société et de son développement, d'une part, de crise de l'alternative révolutionnaire, d'autre part.

Traduit de l'arabe par Jacques Couland

NOTES

1. Membre du BP et du secrétariat du PC Libanais. A l'initiative, depuis plusieurs années, d'un débat pluraliste sur le thème du changement. Une étape de celui-ci a été éditée sous le titre de *Hiwârât* (Dialogues) par la Dâr al-Fârâbî de Beyrouth en 1990 (une quarantaine de contributions d'intellectuels arabes, 588 p.).

2. Par référence au précédent des « ancêtres ». Terme utilisé surtout par les milieux islamistes en référence à l'Islam originel, « fondamental » (N.d.T.).

la
pensée

UNE NOUVELLE FAÇON D'ÊTRE UNE REVUE THÉORIQUE

En 1939, il y a cinquante ans, paraissent les trois premiers numéros de *La Pensée*. Intellectuels, artisans de la science, militants révolutionnaires, les fondateurs de la revue entendaient, à travers l'inspiration rationaliste du marxisme, mener le combat libérateur pour la science, le matérialisme, la paix, la fin des exploitations. Prolonger et développer de façon créatrice cette démarche dans la France d'aujourd'hui, c'est se mesurer à un champ totalement et massivement renouvelé de potentialités, d'exigences, de problèmes. Crises, mutations, révolutions : le monde se transforme à grande vitesse. Les rapports internationaux, les sociétés, les classes, les individus, les valeurs, les savoirs, tout est bousculé. Les vieilles exploitations, les anciennes dominations tentent de se renouveler, de se moderniser. En même temps, des voies nouvelles pour la libération humaine s'esquissent, s'affirment. Les desseins stratégiques pour le 21^e siècle s'affrontent. Les pratiques scientifiques, politiques, sociales, culturelles, sont confrontées à ces réalités en développement. C'est sur ces questions et sur ces enjeux
que
la pensée fait la différence.

INSTITUT DE RECHERCHES MARXISTES

M 2329 - 285 - 82,00 F -RD

